MANIÈRES D'ÊTRE VIVANT, Baptiste Morizot

Episode 6 : Etre une bande et qu'importe l'espèce

Le blizzard a commencé à nous pousser, il amenait un brouillard très dense, les traces des loups nous embarquaient dans la forét loin de notre chemin de retour.
Nous avons dû les abandonner, en disant au revoir, pour peiner à skis vers le col où nous étions garés.

Après quelques kilomètres, la neige a commencé à tomber, et nous sommes arrivés à la combe de la veille.
A la perpendiculaire de notre tracé, nous sommes tombés sur la piste de La meute, qui avaient quelques heures tout au plus : ils étaient passés le matin même, comme au trot de parade, clan souverain, d'abord sur une seule ligne, puis explosion en delta d'individus en croisant le sentier humain. À nouveau, cet effet senti d'une dynastie féodale, pourquoi ? Les traces ont une tonalité d'existence caractéristique ici : un message expansif, démonstratif, presque m'as-tu-vu, très détendu, roulant des mécaniques, ne se cachant pas un instant. Pas du tout les traces fébriles du chamois, ou vigilantes et en lisière du chevreuil, non : en plein soleil, en plein milieu, nonchalantes, curieuses, exploratrices, vectorisées par un groupe qui rassure et donne de l'assurance. Il y a quelque chose d'éthologique, au-delà de l'humain, dans l'effet de bande : quelque chose qu'on a tous ressenti, parfois du dedans, dans un bar entre amis, et souvent du dehors, quand on est dans la rue, un effet "quand on arrive en ville". L'effet de bande est une ascendance animale partagée par plusieurs espèces, celles qui se sont aventurées dans cette forme de vie sociale originale. C'est une convergence existentielle. Du dedans : en bande on est plus fort, plus assuré, moins inhibé. Moins personnel, plus acéphale et en même temps plus fort en gueule ; du dehors : une bande fait un peu peur, elle a une membrane qui l'entoure, elle est son propre territoire. Deux individus et une bande, ce n'est pas le même phénomène éthologique quand on le croise sur un trottoir ou en forêt. Une bande est autonome, comme un banc de poissons elle est métamorphique, elle est dangereuse, elle se forme et se déforme, elle est tournée vers le dedans, elle peut négliger le dehors, et pourtant elle a des antennes et des yeux dans le dos, on ne a surprend pas, elle n'est pas en danger à la surfaces de sa peau comme Les solitaires. Elle est tournée dedans, moins attentive au dehors et pourtant plus expansive envers le dehors, plus affirmative, plus exploratrice, plus joyeuse, plus bruyante, plus chez elle. C'est un effet de cet ordre que produisent parfois les empreintes d'une meute de loups. Comment lire dans les traces d'un être-au-monde une tonalité d'existence ?

Pister n'est pas lire, comme je l'ai longtemps cru et écrit. C'est analogue, parce que lire est un détournement du pistage originel, du geste perceptif et mental de l'interprétation de séquences suivies de signes dans la boue qui font une histoire.
Mais lire est une forme très particulière du pistage, induite par la dimension strictement intentionnelle du message écrit et sa forte et sa forte charge sémantique et symbolique. Pister, c'est bien plus ambigu et suspendu que lire : c'est traduire. Traduire des signes donnés par un vivant qui est simultanément alien et parent. Traduire des « intraduisibles ». Le concept d' »intraduisible » est très élégant parce qu'il dit l'impossibilité de traduire , au

sens où on n’aura jamais le « vrai » sens, ce qui permet de formuler une règle de probité toute simple, mais sans pour autant dire qu’il faut arrêter de chercher à la faire.
Au contraire, un intraduisible, il faut continuer indéfiniment à le traduire. C'est un concept proposé par La philosophe Barbara Cassin pour qualifier ces mots qui appartiennent idiomatiquement si profondément à une langue que toute tentative de les traduire par un seul et même mot échoue : c’est par exemple la *saudade* des brésiliens, le *Dasein* allemand, le *spleen* anglais… face à ces intraduisibles, on n'est pas voué à se taire, il faut bien traduire, mais traduire revient alors à retraduire encore ; à multiplier les tentatives pour essayer de faire justice.
Je crois qu'on peut dire la même chose de ce qui nous occupe ici aux comportements, aux formes de vie des autres vivants; on est voué à traduire des intraduisibles. Le sens est toujours en suspens, On court après, on ne cesse de retraduire, on a toujours peur du malentendu, mais il est parfois créateur — et certes le dictionnaire parfait des autres formes de vie n'existe pas, mais il faut bien vivre, et vivre ensemble.

Il était temps de rentrer, le brouillard cachait tous les chemins et les reliefs. À un moment, dans le blizzard, transi de froid, poussant sur les bâtons comme un automate pour avancer vers le monde des grandes villes, j'ai suivi un sentier où étaient passés des humains à raquettes, des cerfs et d'autres animaux intraduisibles.
Ce sentier devait bien nous ramener chez nous et, sur ce sentier même, il y avait les traces fraiches d'un louveteau de six mois.

Il avait quitté la meute au col er, dégourdi, il explorait ce chemin sur le flanc de la combe, c'était notre chemin, le seul qui nous restait, avec l'espoir qu'il menait bien au foyer chaud. Je ne distinguais presque plus que ses petits pieds de loup dans le brouillard, comme s'il nous guidait.
Au bout de quelques centaines de mètres, on a compris que c'était probablement une femelle. L'urine était entre les pattes, vers l'arrière des postérieurs et pas vers l'avant comme chez les jeunes mâles, ni sur Le côté comme chez le leader.
L'animal qu'on suivait dans le brouillard était une enfant louve dégourdie qui avait quitté la meute en haut du col précédent et explorait seule ce flanc de montagne. À plusieurs reprises, elle quittait le sentier, patrouillait quelques mètres sur un côté pour sentir ou voir quelque chose, on était pris d'une légère tristesse de la perdre, elle nous quittait, et puis invariablement elle revenait sur le sentier, qu'on suivait en skiant sur ses empreintes, avec la joie de la retrouver. C'est le même genre de patrouille qu'on voit lorsqu'on suit une meute : ils sont tous dans une seule trace, et régulièrement un individu curieux part faire une arabesque de droite ou de gauche, puis revient dans la ligne.

Là, la ligne était constituée par ce sentier, avec les traces humaines, celles des cerfs, et j'ai eu le sentiment étrange qu'on appartenait tous à la même grande meute multispécifique, une bande que l'enfant louve guidait dans le brouillard.
Elle avançait en éclaireur sur un chemin commun. C'était une belle journée.

Extrait Manières d’être vivant, Baptiste Morizot, Actes Sud 2020.